

nerf de l'enveloppe de l'œil est quelquefois lésé et cesse d'être sensible à la poussière qui s'attache au globe même de l'œil. Alors la paupière n'est pas excitée à cligner, ni des larmes à couler. Les corpuscules portés dans l'œil cessent de causer de la douleur ; leur séjour prolongé y occasionne de l'inflammation, et cette inflammation a pour effet de rendre opaque l'enveloppe transparente traversée par la lumière. La cécité est le résultat de cet état de choses ; de sorte que la vue elle-même dépend de l'extrême irritabilité de la membrane extérieure. Voilà pourquoi elle est plus sensible à un léger contact qu'à un contact plus rude. Les tissus tendres et délicats qui forment l'œil ne peuvent être préservés de la violence que par les mêmes précautions que nous employons pour la sûreté du reste du système ; mais une mesure particulière était nécessaire pour neutraliser les fâcheuses conséquences de l'action de ces myriades de forces destructives trop nombreuses pour pouvoir être évitées, et trop petites pour pouvoir être vues. Ce sens est pourtant si merveilleusement adapté à son but, que nous ignorons la présence du stimulant qui met le mécanisme en mouvement et le mouvement même de ce mécanisme : nous ne sentons pas les objets qui entrent dans notre œil ; nous ne nous apercevons pas du clignement de la paupière et des larmes qu'ils provoquent. C'est seulement lorsqu'il s'agit de substances plus volumineuses qu'à l'ordinaire que commence la douleur, qui nous avertit de nous débarrasser par d'autres moyens du corps étranger que l'action ordinaire de l'appareil ne suffit pas pour expulser. Le mouvement de la paupière peut aussi, il est vrai, avoir lieu à volonté ; mais l'intelli-

gence ne saurait protéger son entrée principale ni se charger d'une fonction qui, lorsqu'elle était inhérente au nerf lésé, s'exécutait d'une manière si incessante, si sûre, si imperceptible.

On ne saurait songer sans étonnement au nombre et à la complication des opérations involontaires qui s'exécutent ainsi dans le corps, et qui sont indispensables à sa vie. Le cœur ne cesse de se dilater et de se contracter, les poumons de respirer, l'estomac de digérer, les glandes de sécréter ; toutes ces opérations chimiques et mécaniques ont lieu si tranquillement, si naturellement, qu'elles ne troublent pas le sommeil, et que le sommeil ne les interrompt pas. Si le système vital eût dépendu d'une surveillance de l'esprit, notre attention n'aurait pu en être distraite pendant une minute, tous nos soins auraient dû être concentrés sur le fonctionnement de nos organes corporels, et tous nos soins auraient encore été insuffisants. La perfection même du mécanisme le déroberait souvent à notre observation. Combien peu de personnes ont jamais réfléchi qu'elles seraient complètement aveugles, si la membrane de leurs yeux n'avait été douée d'une propriété qui les excite constamment à cligner la paupière !

* Tous les individus ne sont pas doués de sensibilités nerveuse au même degré ; il est même des races moins sensibles que d'autres, et, selon le voyageur Palgrave, les Arabes ne sont pas une race nerveuse. Ce voyageur, en racontant qu'il se faisait passer pour docteur, ne nie pas son inexpérience comme médecin et comme chirurgien. Il n'en était que plus surpris de la patience avec laquelle ses malades subissaient l'emploi du caustique et du bistouri quand ils se livraient à ses mains inexpérimentées. Il cite, entre autres, un jeune homme de Riad qui vint le trouver pour se faire extraire une balle logée profondément dans son avant-bras. M. Palgrave fut forcé d'aller la chercher jusqu'à l'os en disséquant les muscles, et l'Arabe maintint son bras tendu en restant aussi impassible que si c'était le bras d'un tiers, jusqu'à ce que l'opérateur lui mit la balle dans la main. Il sourit alors, laissa bander l'incision et retourna tranquillement chez lui. (N. R.)